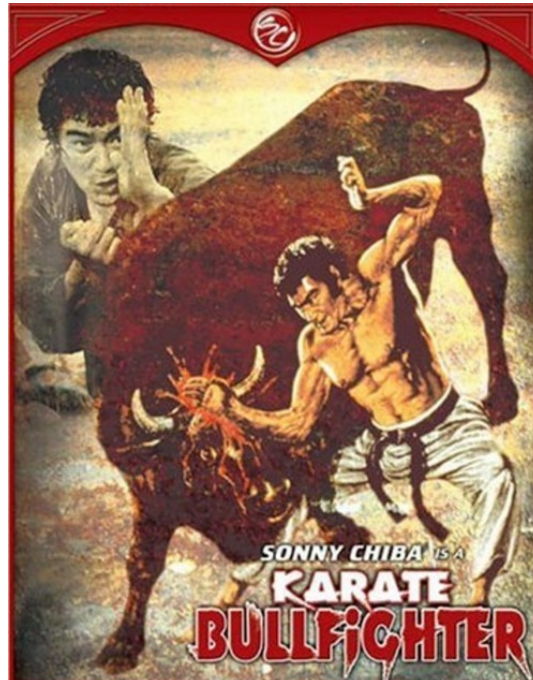


Le point sur la question

2^e partie



Un film à la gloire du controversé Oyama

« Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. »
Guy Debord, *La société du spectacle*, thèse 9.

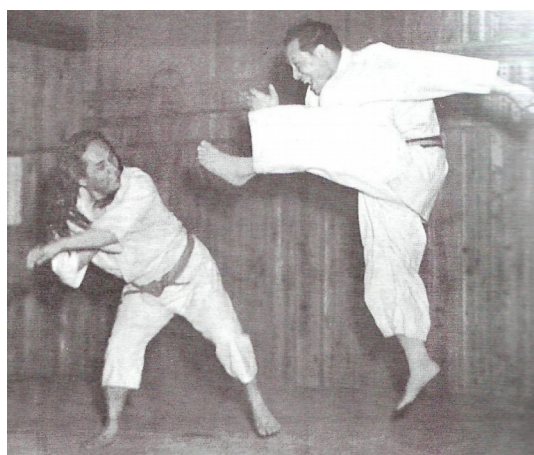
La première partie de cet article, réunissait quelques considérations sur le contexte de ma découverte des arts martiaux et, au fur et à mesure que ma quête progressait, de l'émergence du concept de pseudo-tradition. Ce faisant, j'ai établi un parallèle entre les crédulités chinoises, dont les superstitions des Boxeurs nous fournissent un bon exemple, et ces naïvetés européennes _ théosophie, spiritisme, fascination pour l'Orient et plus récemment New Age_ qui continuent d'approvisionner le commerce des croyances. En restant sur cette lancée, je me propose d'approfondir quelques thèmes abordés précédemment en les illustrant d'anecdotes amusantes, ou édifiantes, tout cela pour essayer de mettre en lumière la question primordiale de la vérité.

La main surnaturelle du karatéka

À la fin de mon précédent article, j'évoquais « la main surnaturelle du karatéka ». Main capable de briser des briques ou de percer le bois, arme mortelle palliant la faiblesse constitutive de l'être humain né sans autre moyen de survie que ceux que lui procureront la communauté (sans laquelle le néotène est condamné) et la culture technique (à l'origine, le feu, les outils, armes, etc.). Mais voilà que grâce à l'art magique du karaté (ou du kung-fu, ou du taekwondo, etc.), l'homme isolé et nu n'était plus démuni face à une nature hostile. C'est du moins ce que je crus découvrir en dévorant chaque mois le magazine *Karaté* dont le premier numéro était paru en octobre 1974. En plus de l'omniprésent Bruce Lee et des épisodes du développement de la discipline nippone qui connaissait alors son âge d'or, le lecteur pouvait y découvrir les vies héroïques des « grands maîtres » tel Masutatsu Oyama (1923-1994) censé avoir affronté à mains nues rien moins que cinquante-deux taureaux¹ ou

1 Ou vingt-huit, selon les sources. La réalité approchant du zéro comme je le rapporte plus loin.

encore Yamaguchi Gogen narrant aux journalistes son combat mortel contre un tigre dans une forêt de Mandchourie. Des contes de bonnes femmes auxquels faisaient justement écho les publicités pleine page de notre magazine pour la « Pierre du Nord », un bijou promettant une « force étonnante » à son heureux détenteur... Pour ce qui est de Yamaguchi Gogen, le lectorat se faisant probablement de plus en plus sceptique au fur et à mesure de l'évolution des pratiques exotiques du combat à mains nues, on finit par apprendre que notre maître de karaté s'était seulement retrouvé un beau jour nez à museau avec un fauve qui, sans nul doute repu, dédaigna cette proie facile. Le cas Oyama, qui fut semble-t-il un élève du précédent, est quant à lui paradigmatique. Si ce dernier est bien le père d'un karaté extrêmement viril et efficace _ le Kyokushinkai développé par ses élèves et notamment Kenji Kurosaki _ sa légende racontée avec forces détails dans des mangas ainsi qu'au cinéma, tourne inmanquablement autour de ses taumachies sans cape ni muleta ainsi que sur ses nombreuses victoires remportées non seulement sur le sol japonais mais aussi aux États-Unis au cours de l'année 1952 (270 combats!). Bien que les journalistes de *Karaté* aient fini par découvrir au Japon la réputation de « charlot » du maître Oyama², il fallut attendre la mise au point de son élève et collaborateur, le 10ème dan Jon Bluming (1933-2018), pour savoir que notre surhomme avait laissé raconter beaucoup de légendes sur son compte et que son seul exploit de belluaire était d'avoir maltraité un pauvre buffle domestique lors du tournage d'un documentaire promotionnel pour son dojo³. Avec une grande honnêteté, Bluming raconte en outre comment, malgré son physique imposant, il s'était brisé la main en tentant de reproduire « pour de vrai » les casses truquées de ses collègues asiatiques. Le côté décevant de certains maîtres du karaté⁴ fut heureusement contrebalancé par l'évolution du karaté sportif y compris dans sa forme professionnelle occidentalisée (full contact puis kick boxing) et un souci de spiritualisation, en particulier parmi les experts se réclamant de la tradition d'Okinawa. Toutefois, en se dégageant de ses mythes, le karaté ne pouvait que perdre ce pouvoir de fascination qui avait favorisé son implantation. Comme je le rappellerai encore plus loin, la machine cinématographique a joué un rôle essentiel dans la pérennisation de la légende des arts martiaux. Toutefois, nonobstant l'importance du grand écran, il est intéressant d'observer que les inévitables démystifications ont suscité en retour l'apparition de nouveaux mythes entretenus par les adeptes de ces disciplines. Ainsi par exemple, Henry Plée, grand vulgarisateur en Europe de la « main vide » (traduction du terme karaté), recourut à l'intéressant concept de « maître de l'ombre » (*kage shihan*), qui n'est pas sans rappeler les « supérieurs inconnus » des ésotéristes du XIXème. Bref, si l'on n'avait rien vu c'est tout simplement parce que l'on ne disposait pas des lunettes de l'initiation.



Yamaguchi (à gauche) et Oyama (à droite)

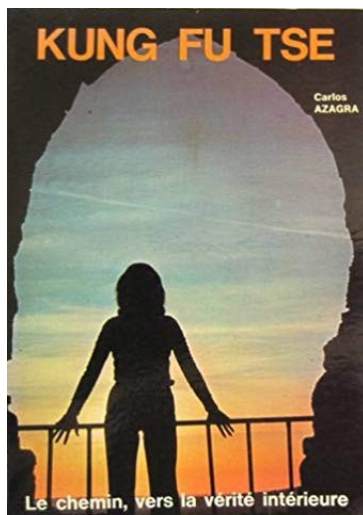
2 Magazine *Karaté* n° 32, *Spécial Japon*, avril 1977.

3 Cf. Jon Bluming, *From Street Punk to 10th Dan*, autopublication, Amsterdam, 2000.

4 Il ne s'agit pas ici de prétendre que ces maîtres ne possédaient aucun talent ni de mettre tous les experts de karaté dans le même sac. Nul ne peut par exemple nier les qualités d'un Hirokazu Kanazawa (10^e dan, né en 1931) ou d'un Hidetaka Nishiyama (1928-2008).

Maître es-tu là ?

« *L'esprit inférieur ne sait pas reconnaître l'esprit supérieur ; l'ignorant ne sait pas qui est un sage ; le maudit ne croit pas à la sainteté du saint ; le rustaud ne sait pas ce qui distingue l'intelligent. Aujourd'hui, il y a peut-être un Dieu à côté de toi, et tu ne l'as pas su* ». Cette citation est tirée d'un livre particulièrement verbeux publié en 1975 sous les auspices d'Henry Plée dont le titre est *Kung-Fu Tse, le chemin vers la vérité intérieure*. Son auteur, l'énigmatique Chilien Carlos Azagra, y racontait, entre autres, comment l'art martial chinois, ancêtre de tous les karatés, avait été transmis dans l'Espagne Maure pour y susciter un enseignement spirituel supérieur. Azagra, qui apparaît ici de fait comme l'un de ces maîtres de l'ombre, revendiquait l'héritage constitué par une ancienne voie psychocorporelle visant à « ruiner l'Ego Usurpateur ». On retrouve ici le principal souci des gourous façon Gurdjieff consistant à ce que le disciple vide sa tasse _ autrement dit renonce à ce qui le constitue _ afin de pouvoir mieux la remplir de fadaïses. L'aspect le plus curieux de l'enseignement azagresque résidait évidemment dans les références aux pratiques gymniques et martiales chinoises par le biais d'une sorte de taïchi renouvelant le bestiaire habituel : cobra, mangouste, écureuil... C'était grotesque évidemment. L'invention d'une généalogie, particulièrement fantaisiste _ de la Chine antique à la cité d'Albarracin en Aragon pour arriver à Santiago du Chili _ n'était pas sans rappeler les nombreuses légendes liées aux origines des arts martiaux. Plusieurs branches du kung-fu et du karaté, font ainsi remonter leur pratiques au mythique temple Shaolin et à son patriarche Boddhidharma, par ailleurs fondateur du zen. Les promoteurs du Taiji quan quant à eux, revendiquèrent une inspiration divine, le dieu Xuanwu en ayant révélé les secrets à l'immortel taoïste Zhang Sanfeng. Dans quelques écoles, interviennent en outre des maîtres plus ou moins cachés, la fonction de ces figures évanescentes étant le plus souvent de rehausser le prestige de leurs héritiers voire de légitimer des enseignements problématiques.



Le thème du maître introuvable, invisible en quelque sorte, est récurrent dans la littérature chinoise comme en témoigne ce beau quatrain de Jia Dao, un poète de la dynastie Tang :

« Sous le pin j'interroge le disciple
Il me répond que le maître est parti cueillir des simples
Quelque part dans cette montagne, là-bas
Au milieu des nuages, nul ne sait où ».

Je me souviens ainsi m'être rendu en compagnie du maître Wang Bo au domicile du renommé Wang Weishen dans l'espoir de le rencontrer. Devant sa porte close et l'ignorance de ses voisins, nous rebroussâmes chemin, pendant que je remémorais ce poème... Perdu dans les brumes, le maître demeure une figure idéale. Une des caractéristiques des disciples chinois est souvent de survaloriser leurs instructeurs, au point, par exemple, de se laisser dominer physiquement par eux. C'est ainsi que le vieux maître de Taiji quan repousse aisément ses élèves subjugués. Indépendamment de manifester le respect confucéen

envers les anciens, cette soumission est valorisante dans la mesure où le prestige du maître rejaillit sur ses adversaires complaisants.

La fréquentation de plusieurs maîtres chinois entre les années 1980 et 1990 m'a évidemment amené à relativiser leurs mérites respectifs. D'une façon générale, on peut dire que les véritables virtuoses sont extrêmement rares et qu'ils ne témoignent pas nécessairement de qualités humaines remarquables. Par ailleurs, les enseignants qui arrivent véritablement à allier l'expérience, la pédagogie et un réel intérêt (« paternel » au bon sens du terme) pour la progression de leurs élèves le sont tout autant. En ce qui me concerne, certains _ qui se révélèrent de vrais boulets _ m'occasionnèrent plus de problèmes que de raisons de me féliciter de leur science... Face à ce constat, il peut être avantageux pour ceux qui se consacrent au kung-fu ou tai-chi *business* et n'ont pas envie de s'encombrer d'un instructeur retors, d'inventer de toutes pièces un maître sur mesure, autrement dit un « maître de l'ombre ». Un cas paradigmatique de cette démarche, dans le domaine de l'ésotérisme, est celui de Carlos Castaneda écrivain doué prétendument initié par un sorcier de la tribu des Indiens Yaqui du Mexique⁵. Il est intéressant de noter que cet imposteur de génie termina sa carrière en faisant la promotion d'une technique énergétique, la Tensegrity, qu'il prétendait inspirée par les passes magiques des prêtres toltèques mais ne faisait que reprendre grossièrement la gestuelle des pratiques énergétiques chinoises. Pour en revenir à celles-ci et à ces maîtres obscurs dont l'existence est controversée, on pourra citer le mystérieux Chang Yiu-Chun, que l'actif Erle Montague (paix à son âme) prétendait avoir rencontré et dont l'existence réelle continue à susciter nombre d'interrogations parmi certains adeptes⁶. Le maître Zhang Qinlin, un disciple de Yang Chengfu souvent cité dans certaines généalogies, peut être également rangé dans la catégorie des maîtres cachés même si son historicité ne fait aucun doute. Ses héritiers autoproclamés ont fait de lui le détenteur des ultimes secrets de la famille Yang, le *neigong*, ou « travail interne » qui permettrait de distinguer le « vrai » du faux taichi. Comme nous allons le voir, ce prétendu savoir n'est que l'ultime rempart du déni de réalité.

Le Grand Magic Circus de l'interne

Comme je l'ai déjà raconté, les années 1970 furent à certain point de vue _ celui d'un adolescent écervelé, je dois l'avouer _ formidables. Tous ces récits fantastiques sur les exploits et la sagesse des maîtres asiatiques, ces légendes des arts martiaux colportées par de nombreux magazines⁷ nourrissaient l'imagination et stimulaient des efforts que, personnellement, je n'aurais été autrement guère enclin à consentir. Les anciens conviendront que l'on s'entraînait bien plus dur dans ces temps passionnés qu'aujourd'hui... Et puis vinrent les années 1980 qui révélèrent de nouvelles disciplines, notamment chinoises du fait de la relative libéralisation que connaissait la Chine rouge de Deng Xiaoping où parvenaient les dernières vagues de la mode déclenchée une décennie auparavant par le tsunami Bruce Lee. Comme il se doit, ce fut, là encore, une vogue cinématographique qui intronisa la future vedette Jet Li, champion adolescent de Wushu (art martial chinois) dans sa version purement gymnique et acrobatique. Outre lancer la carrière de la nouvelle star désignée par le parti, le succès du film *Le Temple de Shaolin* eut pour effet de susciter la renaissance du célèbre monastère dont le potentiel touristique ne demandait qu'à être exploité selon le principe édicté en 1960 par le camarade Deng : « Peu importe que le chat soit noir ou blanc du moment qu'il attrape les souris ».

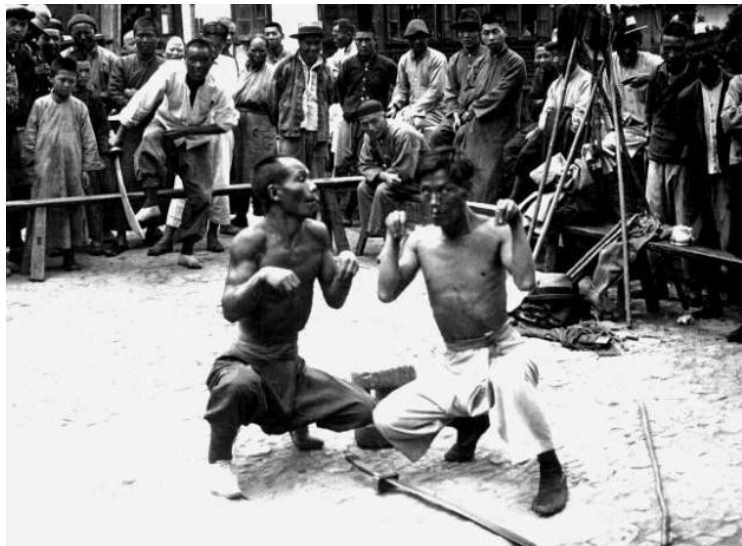
En 1985 puis 1986, je pus constater sur place l'engouement de la jeunesse locale pour des arts martiaux qui n'étaient plus prônés selon les critères de l'idéologie communiste, c'est à dire après l'élimination des « superstitions féodales ». Bien au contraire, cette renaissance prit racine dans un imaginaire prolifique nourri, avant Mao, par une importante littérature populaire à laquelle se substituait désormais la grosse artillerie du *cinéma*. Au même moment le développement tous azimuts du *qigong* échauffait dangereusement les esprits,

5 Parmi les œuvres de ce curieux anthropologue, il faut citer en premier lieu le best-seller *L'herbe du diable et la petite fumée*, 10 18, 1977.

6 Il en va de même pour un certain Wong Taiming ou Wang Zemin dont les photos publiées ça et là n'ont jamais correspondu à ce personnage.

7 Il y avait *Karaté* déjà cité mais également Ippon, *Karatéka*, *Photo ciné karaté*, *Budokas*, *Les secrets du kung-fu*, *Réel kung-fu*, *Dragon*, et d'autres encore dont j'ai oublié les titres.

symptôme d'une véritable épidémie de folie collective. À cette époque, les parcs chinois étaient envahis non seulement d'innombrables badauds et sportifs matinaux mais aussi de fadas qui convulsaient et se roulaient par terre sous l'effet des transes énergétiques. D'une certaine façon, ce phénomène pouvait être interprété comme une résurgence des superstitions des Boxeurs paradoxalement favorisée par les errances de l'idéologie maoïste. Alors que culminait cette « fièvre du *qigong* », des experts américains du CSIOP (*Committee for the Scientific Investigation of Claims of the Paranormal*) mirent les prétendus maîtres de l'énergie au défi de prouver leurs extraordinaires pouvoirs. Malgré une alléchante prime de 10 000 dollars, ceux-ci ne purent montrer que de minables tours d'illusionnisme rapidement éventés par le magicien professionnel James Randi qui accompagnait la délégation⁸. Les sceptiques chinois et américains qui mirent fin à la supercherie avaient pris les bonimenteurs de l'énergie cosmique aux mots en les mettant au pied du mur. Cet épisode méconnu, et pour cause, de l'histoire du *qigong*, marqua la défaite au sein du parti communiste d'une faction d'idéologues illuminés à laquelle ne pouvaient que s'opposer les tenants du matérialisme dialectique. Il y a là, la manifestation d'un délire partagé par un certain Occident dont le prétendu progressisme n'est au fond qu'un archaïsme, phénomène que l'excellent Philippe Muray désigna comme occulto-socialisme (ogsoc) dix-neuviémiste, un concept que je laisserai au lecteur le soin de découvrir⁹. Quoi qu'il en soit, pour notre plus grande joie, le Grand Magic Circus des secrets de l'interne continuera à faire salle comble pendant que les boutiquiers de l'énergie nous vendront toujours plus d'exotisme kitsch, de pacotille martiale, de métaphysique par l'image, de cosmologie en vingt leçons et de longévité sans peine...



Adeptes chinois du kung-fu possédés par le dieu singe

Du dragon à dragonnet

Toute cette agitation ne pouvait que titiller mon penchant pour le bizarre et c'est ainsi que je fus amené à côtoyer quelques-uns de ces spécialistes des énergies guérisseuses ou martiales qui prétendent agir à distance. Avec ces dispensateurs d'extases, force me fut de constater les effets surprenants de leurs passes magnétiques sur quelques cobayes pâmés et, en ce qui me concernait, l'absence inquiétante de ces mêmes effets lorsqu'ils me prenaient pour cible : je ne ressentais rien, à croire que j'étais frigide ! L'anecdote la plus drôle de mes rencontres avec les maîtres du « chi » concerne un Japonais fondateur d'une méthode dont je tairai ici le nom et qui fut, paraît-il, un élève de l'illustrissime Morihei Ueshiba. Comme ce bonhomme m'assurait pouvoir renverser un attaquant sans le toucher et que je n'en croyais pas un mot, il me proposa de lui saisir les poignets dans le but de me faire ressentir son fluide avant, semble-t-il, de m'éjecter comme un bouchon de Champagne. Au bout de quelques temps, comme je ne ressentais rien _ frigide je vous dis _ mon

8 Cf. David Palmer, *La fièvre du qigong, Guérison, religion et politique en Chine, 1949-1999*, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2005.

9 Philippe Muray, *Le XIXe siècle à travers les âges*, Tel Gallimard, 1999.

interlocuteur, peut-être alarmé de se retrouver agrippé par un forcené, se débattit tant et si bien qu'il manqua de nous assommer tous deux en heurtant nos crânes...

Mon scepticisme croissant ne m'empêcha toutefois pas de continuer à suspecter, pour un temps encore, qu'il y avait peut-être une lumière sous le boisseau. Et cela d'autant plus que ma quête martiale m'avait paradoxalement amené à me passionner pour le Taiji quan, discipline ésotérique s'il en est. On connaît l'histoire de cet aveugle qui tâtonnant, assimile le tout aux parties qu'il tripote successivement : des barbillons de carpe, des cornes de chèvre, des pattes de tigre, une queue de serpent... Qu'est-ce qu'un dragon, la créature emblématique symbolisant les arts martiaux, sinon une chimère, une vue de l'esprit ? Nul n'étant parfait, je croyais encore qu'une pratique martiale pouvait être renforcée par une méthode de « travail interne », qu'il existait quelque part un vrai qigong, un « qigong de l'ombre » en quelque sorte. C'est ainsi que je me retrouvai à effectuer des exercices navrants tels que la « chemise de fer » _ méthode consistant notamment à se marteler certaines parties du corps _ ou encore à m'adonner à une de ces formes de méditation inconfortables qui sont censées préluder à tous les éveils. Dans mon cas, il n'y eut qu'un réveil brutal le jour où j'assistai à un accident énergétique (accident de la circulation ?) qui faillit avoir des conséquences fatales pour l'un de mes mentors hospitalisé d'urgence. Dès lors, plutôt que continuer à me laisser hypnotiser par le reptile tarabiscoté que devenait à mes yeux la pratique du Taiji quan, j'entrepris de la désocculter en me fondant sur une étude soutenue de la « forme ancienne de Quanyou » (Quanyou laojia), un vestige de la pratique ancienne de cette discipline. C'est ainsi que je fis quelques tentatives pour sortir notre lézard martial de la chambre secrète où il avait été jalousement maintenu sous clé. Las, les pratiquants auxquels j'offrai périodiquement de partager cette expérience épate ne souhaitaient qu'une chose : faire rentrer dragonnet dans sa niche et s'y enfermer avec lui !

Entre-temps, l'analyse de cette pratique m'apporta de nombreux éclairages non seulement sur celle-ci mais plus généralement sur l'ensemble des techniques qui se rangent aujourd'hui sous la dénomination générique de Taiji quan. La comparaison de l'une avec les autres me révéla les convergences et les divergences, les suppressions et les innovations, et enfin ce point de jonction où tout s'inverse, lorsque l'on passe d'une pratique contraignante à la contrainte de tout ramener à l'énergie. Au terme de ce travail, dont les premiers résultats, non exempts d'erreurs, apparaissent dans mon ouvrage *La transmission du Taiji quan, de l'art traditionnel aux pratiques modernes* (Guy Trédaniel, 2007), j'ai fait la part des choses entre ce qui relève de la pratique ancienne, dans ses dimensions symboliques et combatives, et la tradition plus récente de la gymnastique identitaire aux prétentions martiales et thérapeutiques. J'ai rappelé dans ce site que les rares combats publics de maîtres de Taiji quan n'ont jamais confirmé la réalité des pouvoirs conférés par l'énergie, ce que la confrontation récente entre l'expert Wei Lei et le combattant de MMA Xu Xiaodong a encore confirmé¹⁰. En réalité le Taiji quan, comme la plupart des autres arts martiaux dits traditionnels ne sont tout simplement pas adaptés à une confrontation selon des règles sportives, ce qui explique le succès actuel du MMA (*mixed martial arts*) dont les adeptes _ ceux qui sont « guerriers » de naissance _ boudent des disciplines qui ne peuvent leur permettre d'exprimer pleinement leurs potentialités. Pour ce qui est du Taiji quan comme art de santé, l'excellent expert Wang Xinwu nous a laissé un répertoire exhaustif des affections traitées par cette discipline : obésité (ce qui au vu de certains experts pose question), maladies rhumatismales, diabète, insomnie, tuberculose et même... éjaculation précoce ! De la panacée à l'élixir de jouvence, il n'y a qu'un pas consistant, bien sûr, à dépasser le pur aspect gymnique. Le chi-kung, qui attend le pratiquant au tournant, est bien là, en embuscade. On se concentre sur le point « champ du cinabre », on conduit le « chi » dans les méridiens, on harmonise le Yin et le Yang en respectant la parité des énergies, et pourquoi pas ?, leur développement durable. Pourtant la véritable efficacité du Taiji quan réside avant tout dans ce remède à la sédentarisation que représente un entraînement

10 Il faut préciser que Xu a été condamné récemment par la justice chinoise à verser une somme importante au grand maître de Taiji quan Chen Xiaowang qu'il avait dénigré sur les réseaux sociaux. En Chine, on ne plaisante pas avec les symboles nationaux et c'est pourquoi la croisade de Xu a été sanctionnée par une diminution de sa note de crédit social ce qui implique pour lui désormais l'impossibilité de quitter le pays, de prendre l'avion ou des trains rapides pour les voyages intérieurs et autres restrictions visant jusqu'à ses éventuels enfants qui seraient interdits d'études universitaires...

physique régulier et modéré, une évidence que refuse d'entendre ma vieille maman qui reste scotchée toute la journée à son écran de télévision...



Xu Xiaodong juste après sa victoire contre le maître de taichi Wei Lei

Le spectacle continue

En écrivant tout cela, je n'ai pas l'impression de me poser en démystificateur de la « boxe du Faïte suprême », pas plus que des autres arts martiaux. Qu'ai-je fait d'ailleurs sinon observer et m'informer avant de résumer à ma façon ce que tout le monde devrait pouvoir facilement vérifier ? La cécité sur les questions soulevées dans cet article relève selon moi soit de l'ignorance soit d'une naïveté à toute épreuve. Tout comme le psychotique est obnubilé par ses mirages ou ses voix, les gogos des pratiques énergétiques ressentent la circulation de l'énergie qui anime leur confusion intérieure, voilà tout. Un lecteur semble-t-il offusqué par mes chroniques m'écrivit un mot courtois pour me comparer à une personne qui, n'ayant jamais vu la mer, douterait de son existence. Que répondre ?, alors que rien ne m'empêcherait d'en vérifier l'existence et même d'y tremper mes orteils. À moins, bien sûr, que la mer ne soit "démontée" comme dans le sketch de Raymond Devos...

Il ne faut pas plus prendre au sérieux l'esotérisme bavard des arts martiaux internes et du chi-kung, que l'obscurantisme des *fengshui* et autres poudres de perlimpinpin du Nouvel Age. Au contraire, il faut rire de tout cela, se moquer des adorateurs de l'énergie et de ces margoulins du Tao qui à force de berner les autres en arrivent à croire eux-mêmes à leurs balivernes. Le Taiji quan tout comme le Wushu sont des disciplines hautement éducatives à condition de les pratiquer après ablation préventive de leurs excroissances superstitieuses. Le risque pour les mutés de l'énergie étant qu'au terme de cette opération chirurgicale il ne leur reste plus que ce néant dont les protégeaient leurs mirages.

Mes lecteurs penseront peut-être que le fait de passer maîtres et pratiques au crible de mes critiques revient à scier la branche sur laquelle je suis assis. Ce serait effectivement le cas si l'enseignement des pratiques énergétiques constituait ma source de revenus. Dans la mesure où je n'en suis pas réduit à une telle extrémité, mon approche du Taiji quan échappe à tout utilitarisme. À mes yeux, cette discipline, tout comme le Wushu, est avant tout un produit culturel passionnant que je scrute depuis des années en m'efforçant, à la différence il me semble de nombre de confrères moutonniers, de sortir des sentiers battus. Comme toutes ces créations humaines qui sont happées par le spectacle, les arts martiaux peuvent servir de support à une réflexion sur l'existence et notre devenir. Là comme ailleurs se pose la question cruciale de la vérité qui ne semble plus pouvoir être évoquée que dans l'ambiguïté : il n'y aurait ainsi plus qu'une vérité du mensonge et un mensonge de la vérité, conception qui, somme toute, s'accorde bien avec la vision chinoise de complémentarité des contraires. Comme l'a souligné André Chieng, les Chinois sont plus soucieux d'efficacité stratégique que de recherche de la vérité¹¹. Ainsi, peu importe les capacités réelles des maîtres d'arts martiaux chinois du moment que leur image de puissance surnaturelle aura été adoptée par le public. De même, le caractère inauthentique des Shaolin et Wudang modernes ne compte guère au regard du pouvoir que ces hauts lieux exercent sur

11 André Chieng, *La pratique de la Chine*, Le Livre de Poche, 2006.

l'imaginaire et, bien sûr, de leurs retombées économiques. C'est ce sens de l'adaptation aux nécessités du moment _ en l'occurrence exploiter la mode déclenchée par le cinéma kung-fu et la fascination des Occidentaux _ qui peut rendre le maître asiatique si flexible voire tortueux. Ainsi, le tour de force d'un Bruce Lee n'aura pas été de prouver sa supériorité dans la lice, mais bien de s'être mythifié lui-même. Bien entendu, il est toujours possible que survienne un contradicteur comme le suggère Quentin Tarantino dans une scène fameuse de son *Once Upon a Time in Hollywood*. Quel sens cela a-t-il de faire un procès à un cinéaste qui donne sa propre interprétation d'un mythe cinématographique _ le Petit Dragon comme héros de toute une génération _ qu'une habile propagande vise à identifier à l'homme réel ? Bruce Lee marque bien le moment où tout s'est inversé. Alors que dans la réalité n'importe quel expert est susceptible d'être confronté à ses limites, le monde des images se nourrit d'illusions illimitées et le héros devient invincible. C'est le *spectacle* selon Guy Debord, autrement dit le faux comme vrai incontestable¹².



Bruce Lee vu par Tarantino dans *Once Upon a Time in Hollywood* (Crédits Sony Pictures Entertainment)

Renoncer au pouvoir de l'imaginaire martial n'est pas impossible comme le montre l'exemple du l'immense Jigoro Kano qui, à partir des anciens jujitsu, développa le judo. Bien que née au Japon cette « Voie de la souplesse » est devenue un art universel qui réconcilie l'Orient et l'Occident, l'héritage des guerriers du Japon féodal et *le souci d'une vérité dégagée du mythe*. C'est ainsi que les amoureux des arts de combat de l'Asie doivent s'efforcer de renouer avec la source véritable de l'esprit chevaleresque qui plaçait l'exigence de la vérité au-dessus de toute autre considération¹³. Pour ceux qui restent fidèles, comme je le suis moi-même, à la « boxe du Faîte suprême » et aux véritables richesses des arts martiaux, il importera donc de se préserver de toute contagion de l'occulte et plus généralement de tout fantasma que ce soit par la pratique d'un art gymnique décanté de ses scories, d'une méthode plus traditionnelle axée sur l'étude des contenus symboliques et/ou sur une autodéfense réaliste. Dans ce dernier cas, une approche intéressante pourrait être celle qui prévaut dans les arts martiaux historiques avec l'écueil que constitue l'absence d'une littérature exposant explicitement les techniques de combat. Et cela en ignorant superbement les subtilités gestuelles en relation avec le développement d'une énergie tellement « interne » qu'elle finit par ne plus être perceptible... Enfin, il ne faudra rater aucune occasion de s'amuser aux dépens des tristes sires de l'ésothérisme martial. Tel devrait être le protocole de désoccultation des arts martiaux : déshabiller les grands maîtres en les sommant de passer aux choses sérieuses... Imaginez-les, tous ces imposteurs en rang d'oignon sous les regards goguenards du conseil de révision. Ils auront enfin trouvé leur utilité en nous faisant rire comme l'enturbanné du sketch de Pierre Dac : « Il peut le faire ! »...

Après ça, on pourra enfin passer aux choses sérieuses.

José Carmona

www.shenjiying.com

12 Sur Bruce Lee et ses indéniables qualités artistiques et martiales, voir mon dernier ouvrage *L'offensive du dragon*, Guy Trédaniel, 2019.

13 Conception qui trouve son origine dans l'Iran ancien où l'on trouve le premier modèle de chevalier alliant science des armes et éthique.